

ÉDITIONS DE
LA MARTINIÈRE

Sabine Melchior-Bonnet

La Vie devant elles

Histoire de la femme de 50 ans

DL- 23.11.2000 46559

Conception et réalisation : Rampazzo & Associés
Iconographie : Laure Bacchetta, Delphine Pietri

© 2000, Éditions de La Martinière, Paris (France)



Sabine Melchior-Bonnet

La vie devant elles

Histoire de la femme de cinquante ans

**Éditions
de La Martinière**

sommaire



6 Avant-propos :
À quoi songent les femmes de cinquante ans ?

9 Introduction

QU'EST-CE QU'UNE VIEILLE DAME ?

12 Carabosse, entre réalité et fiction

CET ÂGE QU'ON DIT CRITIQUE

42 Une machine dérégulée ?

UN TEMPS POUR DIEU

74 Dévotion et bienfaisance

LES CONSOLATIONS DE L'ARRIÈRE-SAISON

98 Les plaisirs de l'esprit et de l'amitié



RESTER JEUNES À TOUT PRIX

128 Le devoir de plaire

L'AMOUR... TOUJOURS

166 Un droit imprescriptible au bonheur

LA CHAÎNE DES GÉNÉRATIONS

198 La divinité du sanctuaire domestique

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, IDENTITÉ

228 Une vie d'homme ?

260 Bibliographie

À quoi songent les femmes de cinquante ans ?

Au réveil, ce n'est pas toujours gai, surtout si vous avez rêvé cette nuit que vous étiez une jeune fille escaladant le flanc d'une montagne. Un instant, vous avez eu l'espoir que ces longues heures de sommeil vous ont lissé le teint, effacé les cernes, rajeuni les artères, dopé le cœur. Est-ce que votre miroir mentirait ? La déception rentrée, vous vous efforcez de ré-habiter ce visage et ce corps de cinquante ans qui sont les vôtres. Vous ouvrez vos pots de cosmétique, vous nourrissez votre peau, vous faites quelques mouvements de gymnastique, vous vous maquillez, vous respirez, vous êtes forte ! Et la vie vous appelle...

Ronsard a chanté avant nous la tristesse des soirs à la chandelle et les regrets des années qui s'enchaînent de plus en plus vite, tandis que la belle devient vieille. L'expérience du dépérissement et les gestes réparateurs de la toilette n'ont pas vraiment changé durant les siècles : une petite voilette accrochée au chapeau pour ombrer un visage qui se fane vaut bien nos poudres miraculeuses aux vertus nutritives ! Hier comme aujourd'hui, la femme souffre de perdre sa fraîcheur et sa fécondité, car les rides et les lunettes n'ajoutent rien à sa beauté, à la différence peut-être du « séducteur aux tempes argentées » qui y gagne une certaine noblesse. Mais hier comme aujourd'hui, la femme est également consciente qu'à cinquante ans elle connaît mieux le prix des choses ; elle sait que son intelligence est encore pleine de sève et que son cœur a toujours des trésors à donner, bien que, dans l'amour et dans le bonheur, tout plaisir se change désormais en crainte. Elle voudrait parfois arrêter les heures, un peu comme cette Folle de Chaillot de Giraudoux qui lisait tous les jours le même numéro du *Gaulois* du 7 octobre 1896 pour ne pas vieillir.

La sagesse populaire, à travers les proverbes et les chansons, paraît désigner comme immuables les cycles de la vie – naissance, mariage, maternité, vieillissement et mort –, de sorte que la nécessité d'une histoire psychosociale de la femme de cinquante ans se fait à peine sentir. Et pourtant, il en va de la mesure du temps comme de celle de l'espace, lorsque l'automobile a remplacé la calèche. La perception de la durée

et l'univers mental de nos grand-mères ne fonctionnent pas comme les nôtres. La vie s'est allongée, la maladie se soigne, la vieillesse recule, le sentiment de la famille s'aiguise, la personnalité s'accomplit dans le travail et la féminité se revalorise, une fois surmontée la grave crise identitaire provoquée par la ménopause. L'attitude devant l'âge, l'idée même qu'on se fait de la femme vieillissante se sont modifiées avec l'évolution économique, religieuse, culturelle et idéologique de la société. Nous avons donc commencé notre enquête au début des temps modernes, consciente qu'avant le XVII^e siècle où la bonne tenue des registres paroissiaux fournit à la démographie historique quelques informations plus précises, on doit se contenter de stéréotypes plus utiles pour une recherche sur l'imaginaire que pour une description objective. À partir du XVII^e et surtout du XVIII^e siècle, les femmes prennent la plume et elles commencent à parler volontiers d'elles-mêmes ; dans leur correspondance et leurs mémoires, elles livrent leurs impressions sur ce cap difficile de la quarantaine, puis de la cinquantaine, et c'est alors que nous les voyons surgir à la fois si proches et si différentes, s'inventant de nouveaux rôles et de nouvelles façons d'exister : une sorte de portrait éclaté constitué de points de vue divers, masculins et féminins, d'images littéraires et de confessions intimes.

Les avancées du féminisme à partir de la fin du XIX^e siècle ont beaucoup profité à la femme de cinquante ans. Rajeunie et active, elle a repoussé ses limites et élargi son champ. Pour une fois, on peut être certain que le temps a travaillé pour elle et que désormais l'âge de la maturité lui réserve des expériences neuves, des combats et des espérances qui s'enrichissent de la mémoire du passé. Faut-il conclure à un bilan positif ? Certes, sans oublier toutefois que la société lui confie des tâches de plus en plus lourdes dans la mesure où elle se trouve au centre de la chaîne des générations et, souvent, au centre de la vie économique. Sa vie ressemble à une course, à une spirale implacable et irréversible. Il lui arrive alors de rêver avec nostalgie à la douceur tamisée des transitions insensibles, aux promenades paresseuses, au thé lentement infusé, à la broderie et au crochet qui comblèrent la vieillesse de ses aïeules. Car qui sait si l'accélération du progrès au XXI^e siècle ne fera pas à nouveau de ses soixante ans le temps d'un regain...

Sabine Melchior-Bonnet



Introduction

L'âge ne coïncide pas toujours avec l'état civil. Il mêle une réalité biologique à une réalité affective : l'âge des artères, c'est bien connu, n'est pas celui du cœur.

Mais l'âge, c'est aussi le regard des autres, c'est-à-dire une convention sociale qui évolue avec les époques et les cultures. Fêter cinquante ans en l'an 1500, où l'espérance de vie moyenne tournait autour de trente ans, et en l'an 2000, où elle est d'un peu plus de quatre-vingts ans, ne représente pas le même événement. De plus, l'inégalité des statuts sociaux surenchérit sur l'inégalité des époques : les cinquante ans d'une aristocrate n'ont rien de commun avec ceux d'une paysanne. Le niveau économique et le niveau d'instruction déterminent les comportements.

Il est usuel d'évoquer les âges de la vie en termes de saisons et, jusqu'à une époque récente, les cinquante ans d'une femme

étaient associés à l'automne : automne, saison du déclin, saison aride encore éclairée de quelques feux, mais où tout annonce l'hiver. La femme qui a vécu un demi-siècle est déjà usée, solidement arrimée à la vieillesse. Après avoir mis au monde ses enfants, elle s'éteint comme une chandelle. Le chiffre de cinquante ans, d'ailleurs, ne semble pas correspondre, pour elle, à une date clé. Pendant des siècles, on a plutôt parlé du tournant des quarante ans, cap critique repéré par les médecins comme par les moralistes, où la beauté et la séduction s'enfuient.

Les intéressées ne connaissaient pas toujours exactement leur âge : Ninon de Lenclos, par exemple, se trompe de trois ans, à son désavantage. À partir de 1614, lorsque le pape Paul V demande de tenir des registres de baptême et de dénombrer, par âge, les habitants des paroisses, les chiffres de répartition de la population deviennent relativement fiables. Étudiées par Jean-Pierre Bois¹, les premières enquêtes démographiques du XVII^e siècle tentent d'établir des moyennes de longévité et, bien qu'hétérogènes, elles s'accordent toutes sur le faible espoir d'atteindre soixante ans, à peine 5 ou 10 % de la population européenne – une petite proportion de gens parvenant, il est vrai, jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Ces enquêtes, fondées sur beaucoup d'hypothèses et d'arbitraire, font commencer la vieillesse indifféremment à quarante, cinquante ans ou soixante ans.

Presque invisible dans les statistiques, comment suivre cette femme d'un demi-siècle ? Mis à part le discours médical qui étudie dès la fin du XVIII^e siècle « l'âge critique », elle ne relève pas d'une catégorie spécifique. Pascal Laisné se demandait encore en 1974 comment imaginer la femme de cin-

quante ans dont notre culture n'offre précisément aucune image². Les séquences de vie puisées dans les journaux intimes, les correspondances, la littérature romanesque, l'iconographie offrent un certain nombre de représentations, ou de « cas », qui ne constituent pas pour autant, en termes sociologiques, des « modèles ». Plutôt des indices. En dépit de sources fragmentaires, on repère quelques pratiques constantes à travers les siècles, qui s'expriment avec plus de vigueur à certaines époques, s'effacent à d'autres, pour reparaître aujourd'hui dans leur version modernisée : la dévotion au XVII^e siècle, le goût des salons au XVIII^e, la vie de foyer au XIX^e, la vie professionnelle au XX^e. Mais il faut attendre les vingt dernières années pour voir la femme de cinquante ans surgir massivement sur le devant de la scène et devenir un sujet d'enquête pour les historiens et les sociologues, voire pour les spécialistes du marketing. *La vie commence à cinquante ans*, *Femmes à cinquante ans*, *La Cinquantaine épanouie*, *L'Amour à cinquante ans* : ces innombrables titres récents traduisent l'intérêt qu'elle suscite et, la réflexion féministe aidant, la révolution opérée dans son image.

C'est donc sur une trajectoire de plusieurs siècles que la quinquagénaire a conquis son droit à l'existence et a élaboré une identité de femme jeune, active, pleine d'expérience. Et si l'on en croit certains romanciers, c'est à cet âge, avec ses premières rides et ses blessures, qu'elle séduit le plus. L'automne est devenu l'été.

1. Jean-Pierre Bois, *Les Vieux, de Montaigne aux premières retraites*, Fayard, 1989.

2. Pascal Laisné, *La Femme et ses images*, Stock, 1974.

“

Quand me regarde toute nue

Et me vois

si changée...

Pauvre, sèche, maigre, menue

Le front ridé,

les cheveux gris...

(F. VILLON, « LES REGRETS
DE LA BELLE HEAULMIÈRE, 1462)

”

Qu'est-ce
qu'une vieille
dame ?





Carabosse, entre réalité et fiction

Quel âge a-t-elle, cette belle Heaulmière, lorsque Villon la décrit aussi décrépète, avec ses yeux éteints, ses « lèvres peaussues », ses cuisses « grivelées comme saucisse » et ses épaules bossues ? Cinquante, soixante ans ? Ou tout simplement est-elle sans âge ? Selon Ambroise Paré, la vieillesse se divise en deux temps : le premier dure de trente-cinq à quarante-neuf ans ; le second, celui de la décrépitude, commence à cinquante ans. Dans son *Dictionnaire français* (1680), le lexicographe Richelet se contente de dire qu'on appelle une femme vieille depuis quarante jusqu'à soixante-dix ans. Le discours médical, jusqu'au XIX^e siècle, fait de la quinquagénnaire une vieille femme qui a eu la chance d'échapper à la mort en couches, aux maladies et aux épidémies, et, pour l'opinion publique, elle est beaucoup plus vieille qu'un homme du même âge. Sa féminité perdue, personne ne se soucie de savoir si elle a passé le cap des cinquante ou soixante ans... La société d'autrefois offre peu de place aux gens âgés ; la vieille femme vit repliée sur elle-même, inutile économiquement et socialement inexistante : elle n'a plus la force de ramasser le bois ou de garder les bêtes ; elle n'y voit pas assez clair pour coudre ; tout juste peut-elle filer la quenouille et médire avec quelques commères. Elle est devenue stérile et son visage est creusé de rides. Richelet ajoute

ces mots peu amènes à sa définition : « Les vieilles sont fort dégoûtantes. Vieille décrépète, vieille ratatinée, vieille roupieuse. » La roupie est une sorte de pituite qui dégoutte du cerveau par le nez, et la vieille n'a pas soin de se moucher. Or le physique révèle le moral, si beauté rime avec bonté selon l'antique tradition néoplatonicienne, la vieillesse porte avec elle laideur et malheur. Reine déchue, la vieille femme devient la figure allégorique et presque monstrueuse de ce qu'il y a de plus repoussant dans le monde. Le vieillard, le barbon ridicule peuvent déclencher le rire ou provoquer la compassion ; la vieille, elle, inspire le dégoût. Les peintres et les écrivains rivalisent d'imprécations en lui prêtant des traits obscènes et misérables. Sorcière, maquerele, avorteuse, marâtre, duègne, elle est aussi la coquette sur le retour qui veut encore être aimée malgré son aspect rebutant. L'outrance, cependant, s'atténue au milieu du XVII^e siècle, mais il faut attendre le XVIII^e siècle pour que l'image change ; l'âge peut devenir alors signe de sagesse et d'expérience.

Dame Vieillesse : un archétype

Properce, Horace, Ovide, les plus grands poètes latins ont fourni le modèle littéraire de cette vieille grimaçante, de Vetula. Properce fait de la vieille Acanthis un oiseau de mauvais augure et Ovide, de Dipsas, une enchanteresse qui souille les amours pudiques. Tout comme la grâce de sa jeunesse valait à la jolie femme une troupe d'adorateurs soumis à ses caprices, ces mêmes adorateurs se moquent de sa décrépitude en l'affublant des traits les plus hideux ; portrait obsédant, vindicatif, que reprennent en chœur les poètes du Moyen Âge et de la Renaissance, comme pour conjurer la puissance de la séduction féminine en exhibant son envers : seins flasques, peau flétrie, bouche édentée, l'œil chassieux, le nez morveux, l'haleine nauséabonde, la goutte aux pieds, la gravelle aux reins et la gale aux mains, l'idole est devenue une « momie / Dont l'on connaît l'anatomie / Au travers d'un cuir transparent » (Sigogne).

Bouche amère et ongles acérés allégorisent l'envie de ressaisir la beauté qui fuit. C'est le même visage parodique de l'envie qu'incarne la marâtre de Blanche-Neige.



Quelle revanche sur sa beauté d'hier ! Le florentin Firenzuola, auteur d'un *Traité sur la beauté des dames*, dit que sa figure ressemble à un morceau de savon et son corps à une courge. Du Bellay place son portrait après un hymne à l'amour : « Trois petits bouts de dents / Tous rouillés dehors et dedans / Qui a joue et narine / Bordées de crasse et farine / De la bave à la bouche et gencive. » Elle ne peut plus sourire à cause de ses « dents chancreuses et noires » (Ronsard). Magnard évoque son « odeur infectée qui fait éternuer les chats » ; elle aboie comme un chien, tandis qu'Érasme déclare que sa vieille carcasse, à l'odeur sépulcrale, est encore pleine de désirs lubriques « toujours en chaleur, désirant un mâle ». Théophile de Viau la voit grasse et molle, « le menton qui pend sous un autre ». Tout ce qui rend la femme désirable et rappelle sa sexualité fait l'objet d'un « contre-blason », inspirant le « contr'amour », dans un vocabulaire parfois ordurier. La vilaine fée popularise ses traits physiques et la laideur de sa nature morale ; elle est, au XVII^e siècle, au centre des contes de fée, incarnant les forces mauvaises : envieuse, racornie, le roi a oublié de l'inviter pour les cérémonies du baptême de la petite princesse et, lorsqu'elle arrive à l'improviste, on ne trouve que de vilains couverts à poser à côté de son assiette ; la fée grommelle ; au moment des vœux, « en branlant la tête, elle dit avec plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se percerait la main d'un fuseau et qu'elle en mourrait »... La marâtre de Blanche Neige assume le même rôle que Carabosse ; elle est encore belle, certes, mais sa beauté mûrissante pâlit devant la rayonnante splendeur de la jeunesse et son miroir lui rappelle les années qui passent ; son dépit l'enlaidit et la pousse à se venger.

La mort est une vieille femme

L'iconographie n'est pas de reste. Ces petites estampes de la Renaissance largement diffusées dans les villes peignent volontiers les vices, en les personnifiant, par des femmes, relents d'une misogynie ancestrale : l'Envie ressemble à une vieille décharnée qui tient un miroir tout en regardant une jolie femme encore jeune ; la Médisance a les traits d'une commère ridée colportant des ragots ; vindicative, la vieille femme incarne la méchanceté, la paresse et la vanité. Elle désigne aussi l'hiver, la famine, et dans certaines régions du midi, on l'appelle « Carême ». Sur-tout, elle est la « grande faucheuse », la mort enveloppée de ses voiles noirs à l'affût des hommes et des femmes, des princes et des pauvres,

“

C'est surtout la figure de sainte Anne qui donne
à la vieillesse féminine son auréole... L'iconographie
lui donne aussi un doux visage ridé et serein.

”

des jeunes aussi : ainsi la voit Baldung Green, peignant le tableau des *Trois Âges de la vie* (1515), où une jeune fille épanouie arrange ses cheveux devant un miroir tandis qu'un enfant joufflu la retient par son voile flottant et qu'une vieille femme à ses côtés figure son double. Un cuivre de D. Höpfer de la même époque présente une bourgeoise entre deux âges, parée de bijoux et se regardant au miroir avec vanité ; son embonpoint rappelle ses maternités successives et la dégradation de sa beauté ; un squelette la surprend, qui lève un sablier, et le diable s'approche pour saisir son cadavre. La femme, marquée par l'âge, découvre la fuite du temps – symbolisée par le miroir et par le sablier – et sa peur de mourir. Shakespeare en fait un poème : « Tu verras au miroir décliner ta beauté / Et ton temps précieux fuir au cadran volage / Au sépulcre béant causeront que tu penses. » Quelques représentations, en contrepoint, viennent adoucir ce sombre portrait et balayer ces injures. Il arrive, très rarement, que la vieille incarne la chasteté et on a pu décompter qu'elle figure une vertu dans une allégorie sur trois cents. C'est surtout la figure de sainte Anne, mère de la Vierge, grand-mère de Jésus, qui donne à la vieillesse féminine son auréole. Si l'iconographie la représente le plus souvent en jeune mère mettant Marie au monde, elle lui donne parfois aussi un doux visage ridé et serein et met l'accent sur la sainte parenté. Les patronages de sainte Anne se multiplient au Moyen Âge.

La rumeur publique accuse volontiers la vieille de tous les péchés du monde, et de celui qui les englobe tous, la sorcellerie. Un mandement du roi d'Espagne Philippe II ordonne aux évêques et juges présidiaux d'avoir « l'œil ouvert et éveillé » pour extirper la sorcellerie, à condition de ne pas soupçonner injustement de pauvres innocents, « infatués d'ignorance et de vieillesse, comme souvent sont femmes décrépites que l'on dit le plus souvent être entachées de ce crime ». Malgré la recommandation royale, la vieille femme fait les frais de cette grande



MISOGYNIE

Il serait expédient pour le public qu'on informât de toutes les vieilles qui ont peu de moyens, afin qu'on sût à la police de quoi, ou à quoi elles gagnent leur vie. Car si elles n'ont d'autres moyens, sans doute deviennent-elles maquerelles, puis sorcières et enchanteresses.

(Luis Vivès, *Trois Livres de l'instruction des femmes chrétiennes*, trad. 1587)

vague de répression qui sévit en Europe – essentiellement à la périphérie du royaume, entre 1550 et 1650 – et qui envoie sur le bûcher des milliers d'individus accusés de pacte avec Satan. Les historiens se sont efforcés de comptabiliser la part des femmes dans les procès en sorcellerie à partir d'un certain nombre d'études locales, et ils ont conclu qu'elles étaient impliquées dans plus des deux tiers des cas et que, sur ces deux tiers, les femmes de cinquante ans et plus figuraient majoritairement. Ce pourcentage devient plus significatif encore, situé dans la perspective de la pyramide des âges. La vieille femme figure plutôt l'exception dans son village, et il n'y a pas loin de l'isolement à la pauvreté, de la pauvreté à l'exclusion. Quelques traits propres à la sorcière reviennent fréquemment dans les minutes des procès. C'est souvent une vieille paysanne guérisseuse qui connaît des secrets magiques, des formules d'onguents et d'emplâtres, des herbes – et aussi des plantes vénéneuses. En ville, elle est parfois aubergiste, parfois elle fabrique des cosmétiques. Bien qu'elle ne soit pas toujours la plus pauvre femme de la communauté, ni forcément marginale ou déviante, elle n'est pas riche ; veuve et seule, elle a du mal à subsister, de sorte qu'on a tôt fait de l'accuser de petits larcins. Mais parfois aussi, elle vit en ménage avec un troisième ou un quatrième mari, ce qui lui vaut une mauvaise réputation et la rend, aux yeux de l'opinion, suspecte de débauches ; sa situation familiale la met alors en conflit avec ses enfants et beaux-enfants à l'occasion de dettes et d'héritage ; « putain », « larronnesse », « ribaude », « menteuse », « voleuse », ces premières injures anticipent sur la désignation ultime de sorcière. La vieille femme, illettrée mais rouée, dont la conduite religieuse prête à soupçon parce que les prescriptions du curé d'après le



CI-CONTRE : *La Bonne Aventure*, Jean Broc (1771-1850). Toute vieille femme connaît les secrets de la vie.

PAGE DE GAUCHE : Étude pour la tête de sainte Anne du tableau *Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant*, Léonard de Vinci, vers 1510-1513. Le fameux sourire de Léonard de Vinci suggère ici avant tout la beauté de l'âme.





CI-DESSUS : *Femmes au bord de la crise de nerfs*, Pedro Almodóvar, 1988. La société voudrait bien menotter et museler cette femme qui se refuse à réprimer ses instincts et ses débordements.

DOUBLE PAGE PRÉCÉDENTE : *La Fontaine de vie*, G. Jaquero, 1418-1430. À quel élixir, à quelle fontaine de vie s'abreuver pour prolonger le désir ?

Visite à la vieille dame

Carabosse surgit encore de temps à autre dans la littérature contemporaine. Une de ses plus étonnantes représentations est incarnée par Claire Zahanassian, l'héroïne de *La Visite de la vieille dame* (1955) de Friedrich Dürrenmatt. Cette « inconfortable vieille carcasse » de soixante-trois ans, qui en est à son septième mari et a des prothèses en guise de main et de jambe, voyage toujours avec son cercueil. Elle s'est démesurément enrichie durant ses mariages successifs et revient dans son village natal pour y régler ses comptes. Spectre ou fantôme pour les habitants qui, jadis, l'ont méprisée ou raillée, ceux-ci lui préparent un retour en fanfare. Ill, l'amoureux inconstant, peu assuré devant cette revenante, lui décerne des mots doux qui en disent long sur son état d'esprit : « Ma petite sorcière, mon petit chat sauvage » ! Tout le village s'est mis en frais et, pour la vieille

dame, parée comme une chasse et presque sacralisée, l'instant de la vengeance est venu ; elle se joue féroce de chacun, brandissant son pouvoir, maniant la ruse, la récompense ou la menace. Avec ses milliards, elle achète la délation et la veulerie ; elle incarne d'une certaine façon la mort, mais surtout le diable qui propose aux habitants un pacte digne de Faust et Méphisto. À Ill, elle avoue que son amour n'a pu mourir, mais qu'« il est devenu quelque chose de maléfique » et que depuis qu'il l'a quittée, elle vit en enfer. Les mots sont à prendre à la lettre : « Mon or a tout envahi ; mes milliards te saisiront aussi avec leurs tentacules pour chercher ta vie parce qu'elle m'appartient pour l'éternité. » Ce portrait puissant de sorcière diabolique, qui renoue avec les allégories du Moyen Âge, inspire le respect et donne au personnage une grandeur tragique.

concile de Trente ne l'atteignent guère, est accusée de rendre les hommes impuissants et de nuire aux bêtes en préparant un poison et en nouant l'aiguillette : elle est bientôt dénoncée aux juges. La sorcière cristallise tous les fantasmes d'un univers masculin misogyne en proie à la peur et à l'insécurité face aux misères endémiques. Aux yeux des autorités, elle détient, par ses pratiques, une sorte de contre-pouvoir dangereux, indocile et intolérable pour l'ordre établi. Les très populaires *Évangiles des quenouilles* (1480), qui rassemblent une collection de croyances et de recettes magiques échangées par six « sages doctresses et inventresses » toutes ridées, donnent une idée de cette lutte quotidienne des villageoises pour pallier les adversités et se concilier les incubes ou les succubes... La sorcière n'a pas fini de questionner historiens et psychologues. Michelet a voulu voir en elle une rebelle désespérée, révoltée contre l'ordre féodal. D'autres ont insisté sur la situation marginalisée de la vieille femme (ou encore de l'étrangère) refoulée par les progrès de la culture urbaine. D'autres encore ont souligné combien le stéréotype de la prétendue sorcière devait son existence et son visage aux traités de démonologie écrits par une élite dirigeante d'hommes d'Église ou de loi. Tous constatent l'acharnement contre la vieille femme, une des premières cibles de la vague de répression qui a sévi jusqu'au milieu du XVII^e siècle. La sorcière ne disparaît pas tout à fait avec l'âge des Lumières : la rebouteuse, la guérisseuse exercent toujours leur art et leurs charmes dans les villages ; mais depuis Louis XIV, beaucoup de vieilles pauvresses impotentes sont enfermées à l'Hôpital général ou dans des hospices et dorment en dortoir dans de sordides conditions. La sorcière prend alors un autre visage, moins négatif : magicienne, devineresse ou tireuse de cartes comme l'illustre Mlle Lenormand, elle est consultée par les aristocrates de l'Ancien Régime, puis de l'Empire... À Freud, revient d'avoir fait justice de l'accusation d'hystérie diabolique imputée aux vieilles femmes que troublerait leur sexualité insatiable, prétendue théorie avancée par des hommes apeurés par le « mystère féminin ». Freud s'est intéressé au problème de la sorcellerie et il a mis en perspective des récits d'enfance de ses malades avec la description de « vestiges héréditaires d'un ancien culte sexuel semi-religieux d'origine sémitique ». L'idée d'une conduite inconsciente et perverse héritée du passé, certes, ne satisfait guère ; du moins ruine-t-elle les fondements somatiques d'une sorcellerie hystérique.

“

Les hommes apeurés par le mystère féminin accusent les vieilles femmes de sexualité insatiable.

”

Le nez rouge

Les fillettes de Libourne, de plus belles n'en connais.

À quinze ans elles sont sages comme vierges sur l'autel.

À seize ans leur prend la rage, elles ne pensent qu'à danser.

À vingt ans la rage double, il faut les marier.

À trente ans soie et dentelles, le mari n'a qu'à payer.

À quarante ans elles sont mûres mais jeunes veulent rester.

À cinquante, le nez rouge ! Serait-ce de trop pinter ?

À soixante, elles tironnent lorsque le mari peut souffler.

À septante le chef branle, le nez se met à couler.

À nonante elles s'éteignent, s'en vont jalonner les pots.

L'homme enfin serait tranquille s'il n'était déjà défunt.

(Chanson populaire, citée dans *Pénélope*, n° 13, 1985)